

Collection Présence de l'écrivain

L'auteur et ses interprètes :
pour un échange critique sur l'œuvre

SYLVIE GERMAIN

L'Art d'être au monde



En partenariat avec l'Ardua

Editions **Passiflore**

Agnès Lhermitte

Introduction

Sylvie Germain est une femme de rencontres. Elle était donc la partenaire idéale du colloque international annuel de l'ARDUA (Association Régionale des Diplômés des Universités d'Aquitaine), dont la spécificité est d'associer à la réflexion collective l'écrivain(e) auquel(le) elle a remis son Grand Prix, dans un dialogue fructueux avec les intervenants et avec le public. L'écoute attentive, la simplicité spontanée, la parole généreuse de Sylvie Germain, sa réelle présence, ont donné à ces deux journées (26 et 27 janvier 2018) charme et substance, moments d'émotion, de rire, et riche matière à réflexion.

Il s'agit d'une œuvre au long cours, prolifique, constituée aussi bien de fictions que d'essais, couronnée de prix depuis la première publication en 1984, étudiée au lycée (*Magnus* a reçu le Prix Goncourt des lycéens), objet de colloques et d'études universitaires savantes.

Que dire et faire de plus ?

Tenter d'assouvir ensemble la curiosité que continue à susciter chacun de ses livres, tenter d'accompagner dans cette série d'ouvrages l'évolution d'un imaginaire inépuisable. Tous ont été frappés par les résonances tragiques, sublimées poétiquement, entre les hommes, leur Histoire et les grands mythes charriés par la mémoire culturelle occidentale, en particulier les traditions héritées de la Bible. On a reconnu la quête obstinée d'une réalité essentielle, ancrée dans le réel et l'actuel pour mieux effleurer l'invisible ; on a suivi le cheminement des personnages, d'un livre à

l'autre, vers une libération, vers un consentement qui, pour autant, n'anesthésie pas la vigilance et n'élude pas la protestation.

Le temps nous a malheureusement manqué pour aborder le volet artistique d'une œuvre infiniment sensible à l'image, signe d'éveil pour la romancière et pour ses personnages (souvent des artistes), ou absorbée dans le texte en de somptueuses transpositions d'art.

Au découpage thématique du colloque qui faisait se succéder quatre séquences (« Destruction/construction de soi », « Questions spirituelles », « Les ombres de l'histoire et du mythe » et « Figures de la création »), on a préféré ici une présentation tripartite axée sur les angles d'approche auxquels ont recouru les contributeurs.

Certains entreprennent de TRAVERSER l'œuvre en son entier ou partiellement, pour en saisir les résonances, en démêler les fils conducteurs, en dégager la cohérence profonde. Cette perspective panoramique met en évidence, successivement, la richesse d'un imaginaire aux multiples tonalités; les entrelacs, dans le circuit mémoriel intime et dans l'écriture « mythophore », de la temporalité historique et de l'atemporalité métaphysique; les variations d'itinéraires de tous ces héros luttant contre le mal intime, social ou ontologique qu'est la fadeur, à la découverte d'une réalité intensément vécue, d'une vérité de soi et d'un beau rapport à l'autre; et, pour finir, la constance d'un questionnement religieux fondé sur le mystère d'un Dieu désespérément absent mais intrinsèquement source de vie.

D'autres préfèrent PLONGER dans un ouvrage particulier, en fouiller la chair afin de mettre au jour la singularité d'un livre. Cette série balaie la production romanesque de Sylvie Germain depuis *Nuit-d'Ambre* (1986), emblématique de la première veine à l'exubérance tragique, hantée par la question du mal et nourrie des grands mythes historiques et religieux (le combat contre l'ange), jusqu'au dernier venu, *À la table des hommes* (2016), fable contemporaine illustrant, dans le contexte des horreurs politiques récentes, la question identitaire. La façon dont les désastres de la guerre résonnent dans l'humanité s'illustre également dans l'allégorie

énigmatique et fantastique de *La Pleurante des rues de Prague* (1991), tandis que la période totalitaire tchécoslovaque, dans *Immensités* (1993), conduit le héros à cheminer vers une mystique de l'humble quotidien. C'est dans une perspective plus intimiste que *Chanson des mal-aimants* (2002) décline l'itinéraire intérieur de son héroïne à travers d'étonnantes tribulations picaresques. À l'inverse, *Céphalophores* (1997) apparaît comme la caisse de résonance de l'œuvre entière, où s'illustre magnifiquement, sur des modèles culturels hétérogènes, la poétisation du tragique.

Enfin certains ont décidé d'ouvrir leur champ d'investigation, de COMPARER les livres de Sylvie Germain à des œuvres antérieures, ou de les éclairer par le rapprochement avec d'autres penseurs, d'autres mouvements esthétiques. Deux des romans, *L'Enfant Méduse* (1992) et *Tobie des marais* (1998), ont ainsi de surprenantes accointances avec le romantisme noir et, plus encore, avec les motifs d'un certain décadentisme. Sur un autre plan, les larmes de *La Pleurante* renvoient aux figures archétypales de l'étranger et du suppliant, de celui qui vient, telles qu'elles sont méditées par les textes fondateurs et par des philosophes comme Lévinas et Ricœur. Enfin des approches rigoureusement comparatistes confrontent des héros aux prises avec l'Histoire (*Magnus*, 2005, avec *Le Tambour* de Günter Grass) ou avec leur tourment existentiel (*Opéra muet*, 1989, et *Hors Champ*, 2009, avec *Le Lieutenant Kijé* de Tytjanov et *La Métamorphose* de Kafka).

Puissent ces réflexions diverses, plus sincèrement sympathiques que strictement académiques, accompagner les lecteurs de Sylvie Germain dans leur découverte d'une œuvre contemporaine inquiétante et savoureuse, érudite et poétique, infiniment nourrissante, et les aider ainsi à cultiver leur propre « art d'être au monde » !

NB : Pour simplifier la lecture, les ouvrages cités dans les textes sont désignés par les initiales du titre suivies du numéro de page. Voir la bibliographie en fin de volume pour les références complètes.

I

Traverser

Gérard Peylet

Professeur émérite

Université Bordeaux Montaigne

Président de l'ARDUA

Discours de remise du Grand Prix de l'ARDUA

Nous sommes heureux aujourd'hui de remettre notre grand Prix à une écrivaine puissante et originale, Sylvie Germain, qui participe, par sa profondeur métaphysique et son imagination tumultueuse, à une renaissance de la littérature romanesque française.

Votre œuvre, Madame, n'est pas actuelle et ne cherche pas à l'être. Le sujet dans vos romans revient avec force. L'Histoire et la mémoire y occupent une place importante, avec en particulier la question centrale du nazisme et du génocide juif. Rien ne vous échappe de la réalité barbare du monde : violence des êtres, peinture des êtres broyés par l'Histoire et quelquefois aussi résiliences. Face à votre œuvre, le débat sur l'écriture féminine des écrivaines semble, je l'avoue, bien vain. Vous avez su tisser aussi un lien très fort entre la philosophie et l'imaginaire, un lien qui n'est ni superficiel ni artificiel. Votre parenté avec Lévinas (un doctorat sur le visage humain, le Livre, l'éthique comme fondement de la philosophie) est reconnue. Nous en avons perçu d'autres mais vous n'imitiez personne.

J'évoquerai d'abord les couleurs d'un univers particulièrement riche, à la lisière parfois du fantastique et du merveilleux. La couleur tragique d'abord. Le lecteur est saisi dans votre œuvre par un sens du tragique puissant inscrit dans la nature de l'homme et dans l'Histoire. Il rencontre des personnages tragiques, une vision du monde tragique; une vision tragique de Dieu lui-même (comme chez les romantiques) qui repose sur la dualité : le mal qu'il tolère et l'espérance qu'il incarne;

une représentation puissante de la fatalité, du mal et, par intermittence, une évocation bouleversante de la grâce. On aurait envie de reprendre l'expression du critique Jean-Marie Domenach qui écrivait en 1967, dans *Le Retour du tragique* : « l'énigme a reparu ». C'est exactement ce que nous trouvons dans vos romans : l'ombre, les replis de l'âme humaine, le sens du mystère, les forces obscures, l'inconscient et, comme chez Barbey d'Aurevilly (je ne fais pas par hasard ce rapprochement avec le grand écrivain romantique), vous remontez aux sources de l'être, à son noyau noir. L'émotion envahit votre lecteur, comme il envahit celui de *La Nuit de Dieu* de Michel Suffran (grand Prix Ardua 2015) : une émotion tragique qui reconnaît la dimension métaphysique de toute condition humaine ; qui naît de l'angoisse ressentie face à la barbarie, à l'absurdité, au néant de nos vies. Un vertige s'empare de nous. À cela s'ajoute une autre dimension : la conscience d'une transcendance et le sentiment qu'éprouve chaque homme face à cette force qui le ramène à sa finitude. Le tragique dans l'œuvre de Sylvie Germain est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'homme.

Je voudrais parler aussi de la couleur épique, qui s'allie sans heurt au tragique tant est naturel dans votre œuvre le mélange des tons, et vain le classement par catégories. Pourquoi parler d'épique alors que l'épopée a disparu en tant que genre, alors que l'épique s'est peut-être réfugié aujourd'hui dans d'autres arts comme le cinéma ? Parce que chez vous l'archétype héroïque n'est pas enterré, parce que vous êtes tentée comme un Claudel par une écriture qui se fonde, j'y reviendrai, sur une ampleur qui s'oppose à l'écriture moderne du fragment. On peut également parler de la couleur onirique de votre œuvre, non seulement parce que vos personnages nous livrent des rêves souvent proches du fantastique, mais parce que vous mêlez avec aisance, sans qu'on sente jamais l'effort, le matériel et l'immatériel, le visible et l'invisible, le perceptible et *l'inaperçu* – pour reprendre le titre d'un de vos romans. Cette remarque vaut pour les premiers romans comme pour deux ouvrages inspirés par la Bohême (ou plutôt la République tchèque) et en particulier la ville de Prague : *Éclats de sel* et *La Pleurante des rues de Prague*. Si le premier, marqué par le rêve, a encore l'allure d'un roman initiatique, le second se rapprocherait plutôt d'une légende fantastique. Au centre de ce beau récit, le lecteur découvre une figure imaginaire plus qu'un personnage, la figure poétique de la

Pleurante des rues de Prague qui semble réunir de manière originale deux mythes religieux : celui du Juif errant et celui du Christ, et un mythe littéraire : l'Artiste romantique qui souffre pour l'Humanité (on pense à *Consuelo* de George Sand et à la fin de cette somme : *La Comtesse de Rudolstadt*).

Je voudrais maintenant aborder les grandes questions qui traversent votre œuvre et qui hantent l'humanité depuis les mythes d'origine. Alliant poésie, imaginaire et philosophie, votre univers contient une pensée elle-même très riche qui exprime par images, symboles et mythes ce questionnement universel : d'où viens-je, qui suis-je, où vais-je ? Et il en explore bien d'autres que nous n'avons pas le temps de développer : la barbarie et le mal, les interrogations sur l'identité, la fragilité mais aussi la force de la mémoire, le mystère de la passion, le duel entre raison et folie, la grâce, la mort, la voix des disparus, le dessein ou plutôt l'absurdité de l'Histoire, la force de la nature exprimée à travers une osmose merveilleuse ou une séparation tragique. Quand vous représentez la nature, vous ne vous contentez pas de peindre des paysages, vous révélez une vie profonde. On est toujours avec vous dans la métamorphose : c'est toute la question du réel qui est posée à travers la dialectique de la surface et de la profondeur. Le réel pour vous n'est pas une surface : il y a tout un humus derrière.

Pour traiter ces grandes questions, vous vous appuyez sur un imaginaire puissant et ample qui vous permet de mêler l'Histoire, la réalité, les légendes et les mythes. *Tobie des marais* est une réécriture passionnante du Livre de Tobie dans la Bible. On peut dire qu'en cette fin de xx^e et ce début du xxi^e siècle, vous participez avec vigueur à la réhabilitation de l'imaginaire. L'artiste que vous êtes pense que l'homme en prise avec le monde a bien d'autres modes de liaison que le concept. C'est pourquoi vous lui préférez dans vos romans la relation analogique. La philosophie nourrit de façon cachée votre imaginaire, votre représentation. Si cette représentation appartient forcément en partie au domaine de l'explicite et du visible, j'ai l'impression que vous ne la concevez pas sans un implicite et un invisible à la fois découvert et recouvert, dans un même mouvement d'écriture qui donne à votre œuvre son étonnante profondeur. Ce secret de la représentation, essentiel, lui permet de suggérer cet au-delà et cet en deçà des hommes et du monde.

Une symbolique qui ne s'affiche pas comme telle, inséparable de cet imaginaire, imprègne votre univers. Rappelons après Jean Chevalier que le symbole obéit à une invitation à aller au-delà : « *c'est la fonction de l'esprit humain née de l'impossibilité de s'arrêter et de se satisfaire d'un sens propre des choses, et de toujours ajouter un sens figuré* ». Pour porter ces grandes questions, vous vous appuyez sur des personnages qui vont les incarner. Nous sommes loin, avec eux, du roman d'analyse classique : dans la lignée de Dostoïevski, on rencontre chez eux des actes irréductibles à toute explication. Le personnage est souvent un faisceau d'impulsions, il représente quelque chose d'insondable avec ses visions, ses rêves, ses conquêtes, ses chutes, son parcours initiatique qui demeure mystérieux. Les cavernes obscures de l'être humain que vous explorez, loin de la psychologie traditionnelle, jettent votre lecteur dans le monde ouvert du roman de la condition métaphysique. Dans *Les Personnages*, vous vous livrez beaucoup sur votre manière de mettre en œuvre vos personnages, au seuil de la conscience, à la frontière entre rêve et veille ; sur la part d'autonomie que vous leur donnez (ou reconnaissez) : « *Ils naissent d'un rapt commis là-bas aux confins de notre imaginaire* », et vous ajoutez : « *Et ils savent des choses dont nous ne savons rien* », ou encore : « *Tout romancier sait qu'il n'est pas le maître dans la maison de son imaginaire* ». Ce sont bien ces personnages qui tirent l'auteur et le lecteur ensuite vers la profondeur de leur être, qui représentent le terreau de notre inconscient. Quoi qu'il en soit, vos livres ne prétendent jamais résoudre les questions soulevées : « *Le romancier, dites-vous encore, n'a pas à répondre à de telles questions théologiques ; il peut éventuellement être conduit à les frôler, et même à s'empoigner avec elles au cours de ses déambulations d'écriture, mais il n'a pas pour vocation de les résoudre.* »

Il faut dire un mot de votre écriture originale, abondante, que certains se plairont à qualifier de baroque, pleine d'antithèses et de contrastes, qui semble vous échapper elle-même un peu, comme vos personnages, alors qu'elle est en parfait accord avec votre vision du monde. Ma première impression, qui ne m'a pas quitté, est qu'il s'agit d'une écriture en mouvement, animée par un souffle poétique exceptionnel. L'auteur de *Tête d'or* et du *Soulier de Satin* que j'ai déjà cité considérait que l'émotion poétique est une poussée de l'âme, que « *la poésie ne peut exister sans l'émotion, sans un mouvement de l'âme qui règle celui des paroles* ». Cette mise en mouvement rapproche, me semble-t-il, l'écriture du dramaturge et celle

de la romancière. L'authentique poète cherche toujours à exprimer l'inexprimable. Par-delà la connaissance rationnelle, il tente de se rapprocher à travers une communication intuitive de l'essence des choses, du monde. Sa démarche rappelle un peu celles du primitif, du mystique et de l'enfant. Il se débarrasse de cadres tout faits, il se fait voyant, visionnaire. Ces dernières remarques peuvent expliquer la place très importante de la métaphore dans votre œuvre, puisque la métaphore, faut-il le rappeler, est d'abord transport de sens. Dans vos livres, elle se veut élan et mouvement. À l'origine de votre écriture fictionnelle, nous avons l'impression qu'il y a toujours l'émotion. Cette émotion, qui me paraît d'autant plus remarquable que vous êtes philosophe de formation, va susciter le mouvement de l'écriture et vous permettre de mêler harmonieusement au sein de cette écriture si souple et fluide, le narratif, l'épique et le poétique.

Pour finir je présenterai rapidement quelques œuvres.

Votre premier roman a pour titre *Le Livre des Nuits*. Il est d'une richesse thématique et stylistique débordante. Le lecteur est emporté dans une histoire proliférante d'images où l'épique le dispute au tragique et au poétique. La guerre rythme ce récit à la fois dur et attachant, comme le personnage principal, doué d'une énergie exceptionnelle et qui sera broyé par l'histoire malgré sa puissance d'amour pour ses femmes et ses enfants. Il y a d'emblée chez Sylvie Germain une manière romantique (c'est mon avis...) de mettre en œuvre ses personnages élus ou maudits, de décrire les paysages qui jouent un rôle premier dans un récit frôlant souvent l'irréel. Ce premier roman tisse déjà des liens entre ce monde et un monde parallèle, invisible, surnaturel. *Nuit-d'Ambre* se présente comme la suite du *Livre des Nuits*, avec le personnage de Nuit-d'Or-Gueule-de-Loup et celui de son fils Nuit-d'Ambre-Vent-de-Feu. Ces deux volumes forment une somme de 800 pages, à la fois poétique et métaphysique, philosophique et romanesque, tragique et apocalyptique. Il s'agit encore dans le second d'un voyage au bout de la nuit, porteur malgré tout d'une espérance, construit autour du schème mort/renaissance et d'une thématique aussi riche : l'arbre, le ciel, la nuit, l'eau, la colère, l'abandon, la folie, la haine, le désir, les voix, le silence, la gémellité, l'enfance, la folie etc. Il y a dans ce livre une remarquable écriture des doubles, des parallèles (tant au niveau des personnages que des scènes). Le questionnement sur le mal, la méchanceté, la grâce, se fait encore plus poignant. Le tragique n'épargne

pas l'amour, même lorsqu'il apparaît dans ce qu'il a de plus beau, de plus fort, comme la fidélité de Nuit d'Or à Ruth. Il faut souligner la montée de la foi la plus improbable, la plus mystérieuse dans le cœur le plus fermé, le plus endurci, le plus révolté contre Dieu. La parole poétique et métaphysique est d'une telle fécondité qu'elle semble couler d'une source.

Pour donner une idée de la diversité de l'art de Sylvie Germain, je prendrai comme troisième exemple *Petites scènes capitales*. La démesure n'est plus au rendez-vous de ces 49 scènes où évoluent des personnages plus proches de nous, plus ordinaires, à commencer par Lili-Barbara, née dans l'après-guerre et dont on suit le parcours. Lili et les autres sont confrontés au mystère de la mort et à son énigme, au tragique moderne de l'absurde. Dans ce roman dépouillé, on retrouve la révolte contre Dieu, ce Dieu absent qui ne laisse pas indifférent, comme le montre l'émouvante conversion de Paul. La question lancinante du « Qui es-tu ? » est centrale dans ce livre qui cerne avec finesse le trouble identitaire de soi-même et le doute sur l'identité de l'autre. Cette question identitaire est au cœur de *Magnus*, roman dramatique qui raconte l'histoire d'un homme, ni héros ni anti-héros, essayant par fragments de recomposer sa mémoire sans jamais trouver la paix concernant ses origines. Les chapitres appelés fragments alternent avec des notules, des séquences qui nous apportent un éclairage historique ou poétique supplémentaire. Magnus est hanté par la mort de sa mère biologique dans le feu de la guerre. Sa rencontre avec deux femmes, May et Peguy, ne fait qu'apaiser temporairement son indignation et sa colère. La fin du livre, étonnante, tourne subrepticement au conte : elle reste ouverte sur une possible conversion du héros qui sort de l'enfermement et de l'esseulement pour reprendre sa course. La quête d'identité ne s'arrête pas sur l'abîme du néant, de la perte, du désespoir : avec l'évocation des abeilles au moment de la mort de l'ermite, le texte devient plus léger, plus musical.

Je citerai comme dernier exemple *Jours de colère*, roman sur l'amour et la haine, le désir et la tendresse, la possession. C'est dire qu'il se construit, comme un tableau du Caravage, entre ombre et lumière. L'ombre est celle de la violence et de la haine, la lumière n'a jamais été aussi présente, à travers deux personnages féminins qui vivent dans la piété et l'adoration de la Vierge Marie et à travers les enfants de Reinette la Grasse, qui tous ont une foi simple, fruste mais émouvante, authentique, directe.

Ce roman qui traite le thème de la foi sur le mode d'une infinie tendresse célèbre aussi la beauté : celle de la nature, des fêtes religieuses dans la nature, celle d'un couple que la haine va frapper (Camille et Simon). Roman poétique une fois encore avec des personnages comme Léger, Blaise le laid et Louison la cloche.

J'ai envie de conclure en citant ces paroles de l'auteur de *Passage de Milan*, Michel Butor, en juillet 1964 : « *On ne peut voir la réalité que par l'imagination, que par l'intermédiaire de l'imagination* ». Il faut en effet la prise de l'image, de l'imaginaire et du mythe pour saisir cet emmêlement originel sans fêlure ni réduction qu'il y a dans tout phénomène humain. Si le *complexe* humain est étymologiquement ce qui est uni, joint, plié ensemble et compact dans son emmêlement, le concept peut difficilement le déplier pour l'expliquer. Dans l'image et le mythe, tout est donné d'emblée. Il me plaît d'évoquer pour finir une grande âme comme celle de Bergson (je rappellerai juste que face à la montée de l'antisémitisme, ce juif refusera de se convertir à la religion catholique malgré une foi profondément chrétienne, pour rester du côté des persécutés). Bergson, donc, qu'on lit trop peu aujourd'hui, pensait que l'intelligence qui découpe ne peut comprendre des choses en mouvement. Ce qui saisit le mouvement, la vie, la profondeur, le mystère, c'est l'intuition ; l'intuition plus proche de la réalité que la science, par la musique, la poésie. C'est le mode que vous avez choisi. J'ai envie aussi de citer cette remarque d'une collègue de Grenade (Mercedes Montoro Araque) : « *Dans tous les cas le visible s'enrichit d'invisible, l'aperçu d'inaperçu, grâce à cette lumière picturale et poétique propre à l'œuvre de Sylvie Germain.* » Dans vos livres, le mystère n'est jamais dévoilé, et cependant il est éclairé dans toutes ses dimensions, physiologique, psychique, spirituelle. Il n'est jamais complètement déverrouillé, car il ne peut être que pressenti dans sa totalité par l'imagination, la sensibilité, qui ne découpent pas ce qui par définition ne peut pas l'être.

Je n'en dirai pas plus aujourd'hui sur votre œuvre foisonnante et diverse, nourrie par un imaginaire fécond ; une œuvre de notre temps qui ne cherche pas à être à la mode et se développe même parfois contre l'esprit du temps, en particulier lorsqu'elle se tourne vers l'invisible ; une œuvre parfois inclassable qui mérite amplement qu'on lui consacre, l'an prochain, un colloque dont le but sera de faire connaître un peu mieux la singularité et la profondeur d'une écriture vécue comme aventure spirituelle.

L'Art d'être au monde

« Une digue de papier contre un océan de silence », voilà comment Sylvie Germain définit l'acte d'écriture.

Nourrie par la pensée d'Emmanuel Lévinas au cours de ses études en philosophie, cette écrivaine forgée par les rencontres et les voyages nous offre une œuvre riche où métaphysique, poésie, imaginaire et réalité se mêlent pour donner au sujet une place centrale.

Valeurs humaines, mémoire, spiritualité, violence du monde et barbarie humaine ponctuent ses récits où l'émotion intense révèle la vie comme une aventure spirituelle.

20 €

